

François de Calielli

L'inflexible loi du destin

Tome 1

Ses lourds bagages hissés dans les racks aménagés à l'entrée du wagon, Gared se dirigea vers la place notée sur son billet. Dans le compartiment, deux voyageurs étaient déjà allongés sur leurs couchettes. Grimant lestement sur la sienne, il laissa sa pensée suivre le fil des associations.

En ce début du mois d'août 1986, une chaleur étouffante sévissait sur une bonne partie de la France. Aussi entrouvrit-il la porte du compartiment, depuis sa place, convaincu que l'air y deviendrait rapidement irrespirable au cours de ces neuf heures de trajet vers le sud de la France.

Une voix radiophonique annonça :

« Attention à la fermeture des portières. Le train 6748 à destination de Toulouse va partir ».

Après l'énoncé des gares, celle-ci conclut par l'habituelle formule stéréotypée :

« Le personnel de la SNCF a le plaisir de vous souhaiter un bon voyage ».

Le chef de gare donna trois longs coups de sifflet, puis le train démarra lentement. Bruits de ferraille et grincements de roues se mêlèrent bientôt dans une symphonie rudimentaire, une cacophonie aux harmoniques disparates qui prit la forme, peu à peu, d'une mélodie uniforme, quoique affreusement métallique. Tout en fixant le plafond, Gared invoqua silencieusement le Divin : *« Seigneur, éclaire mon chemin ».*

Le compartiment n'était plus éclairé, à présent, que par la faible lueur d'une veilleuse. Tandis que les balancements réguliers du wagon berçaient son corps, il imaginait la locomotive lancée à cent cinquante à l'heure environ. Il s'évertua donc à vider sa pensée, afin d'oublier la petite crainte étreignant son cœur. Passé, présent, futur finirent par se fondre dans une sorte d'unicité intemporelle. Dès lors, il se sentit lentement glisser vers un monde peuplé de mille fantasmagories.

Au cours de ce voyage, Gared avait fait un rêve étrange dont il chercha l'explication à travers des bribes décousues, à savoir un homme en blanc, un lieu pareil à une sombre chapelle, une eau souterraine au fond d'une grotte et, lui, dans le plus simple appareil en train de chercher un vêtement de fortune. Il se souvenait aussi qu'une cape blanche avait recouvert son corps nu comme par un coup de baguette magique, puis qu'un homme, dont il n'oublierait jamais sans doute le regard d'un bleu cristallin, lui avait murmuré des paroles étranges ; or, malheureusement, celles-ci s'étaient fossilisées dans l'hadal de son subconscient.

Les jours suivants, ce songe continua de le tracasser ; bien que tout ce qui le concernait était tombé aujourd'hui dans l'évanescence. Depuis celui-ci, il se sentait impulsé, en outre, à changer d'existence. Que ne parvenait-il à exhumer, du fond de son être, les paroles du personnage à peine entrevu.

Il éprouva soudain le désir d'écrire le livre de son vécu et de découvrir, à travers lui, la raison de son incessante fuite du bonheur. Il espérait également que cette mise au point ferait émerger l'intuition du chemin de sa vraie vie.

Les yeux clos, il laissa sa pensée remonter dans le labyrinthe du souvenir. Ayant choisi de faire ce récit à la troisième personne, c'est-à-dire en parlant de lui-même avec un regard extérieur, il écrivit sur la première ligne du cahier à petits carreaux :

« Gared avait souvent entendu sa mère lui raconter que sa naissance n'arrivait jamais ... lui si ponctuel aujourd'hui ; vu qu'elle avait eu lieu deux mois après terme. Son âme avait-elle décidé de ne plus s'incarner ? Onze mois passés dans une douce oisiveté avaient permis à cette dernière de réfléchir à l'âpre lutte qui l'attendait sur Terre. Avait-elle plutôt envisagé de revenir sous de plus favorables auspices ? Contrainte à son premier échec, elle avait admis finalement la nécessité de s'adapter à ce monde.

Comme un nouveau défi de celle-ci, son corps s'était trouvé forcé d'affronter, à l'âge de neuf mois, les affres de la maladie. Le cri rauque du jeune Gared avait même effrayé une chouette paisiblement perchée dans la haie de prunelliers au fond du jardin et dont le hullement avait glacé la sang de sa mère. Quant à son père, il avait eu le geste du désespoir, mais ô combien salvateur. Prenant ses petits pieds d'une main, il l'avait donc retourné tête en bas, afin de lui tapoter énergiquement le fessier. Ce fut là sa première correction. Partant, son âme avait compris qu'elle ne pourrait plus se soustraire, désormais, à cette expérience terrestre.

À cause de son tempérament turbulent, Gared fut un élève indiscipliné. Entrant dans d'impressionnantes colères, son père aimait à vociférer :
« *Ce gamin n'est qu'un fainéant et un vaurien* ». Ce qui ne manquait pas de le tétaniser.

À la lumière de son devoir de père, celui-ci pensait être dans le vrai. Il lui manquait toutefois les éléments propres à une compréhension de l'âme très particulière de Gared. Heureusement, sa mère temporisait ; car, fort d'un cœur empli d'amour, cette dernière le traitait invariablement avec une infinie bonté.

Gared ressentait une sorte de mal de vivre. Ainsi, à l'âge de l'insouciance, son hypersensibilité le rendait déjà morose. À treize ans, il écrivait des poèmes, tantôt sur la guerre, tantôt sur la nature ou sur tous ces sujets propres à exacerber son penchant romantique. Le temps passant, cet imaginaire s'affadit et ne ressurgit plus que lors de crises existentielles.

Dans sa quatorzième année, il contracta les oreillons. Le médecin de famille et sa mère firent preuve d'une grande vigilance, afin qu'il ne souffrît pas, plus tard, de stérilité. S'il jugeait, à l'époque, cette crainte exagérée, il ignorait tout de la spécificité de son destin.

Sur le plan scolaire, les choses se normalisèrent progressivement. Bien que les menaces répétées de son père « Tu iras casser les cailloux » ou « Tu finiras manoeuvre dans une usine » tendaient à aiguïser sa nature contestataire, il se résolut à entrer dans le moule. Partant, il devint un lycéen aux résultats satisfaisants.

À l'âge de dix-sept ans, il éprouva l'envie d'embrasser la carrière militaire. Son idéal était d'accéder un jour à l'enviable statut de pilote au sein de la patrouille de France. Il réussit, d'ailleurs, assez brillamment les épreuves du concours d'entrée à l'école de pilote de chasse. Or les propos de son frère aîné sur la vie militaire et sur l'exigence d'un tel engagement l'amenèrent à cogiter, puis à convenir que son tempérament indiscipliné lui créerait à terme des problèmes avec la hiérarchie. Ce qui eut pour effet d'ébranler sa détermination. D'autant que sa sœur avait, elle aussi, mis en exergue sa personnalité rétive ; une spécificité qui ne concordait guère avec la discipline militaire. Ainsi il décida d'arrêter ce projet, mettant donc au rebut son rêve. Se cachait-il une destinée derrière ce revirement ? Il n'en était pas encore à chercher la raison d'être de cette vie sur Terre.

Ses premiers flirts, puis sa première relation sexuelle, l'ouvrirent à des sensations enivrantes. À travers elles, il découvrit une dimension aux étranges mouvances. Cette période d'apprentissage sentimental fut, de même, celle d'une confusion entre corps et cœur. Heureusement, à cet âge, les peines guérissaient à chaque aventure nouvelle.

Avec Liane, une pétillante brune aux yeux verts, il crut découvrir l'amour. Or, après des moments intensément complices, une forte dispute les poussa à rompre. Un événement qui signa la fin de sa naïveté amoureuse. Tout en trouvant, dès lors, les « toujours » bien superficiels, il continua de s'enivrer d'imprévis ; vu que son cœur fougueux ne détestait pas se brûler les ailes.

Par un beau dimanche d'automne, Gared alla tuer le temps dans un dancing. Il y remarqua une jeune fille au visage plutôt typé qui conversait avec une autre et qu'il se risqua à inviter, le cœur battant, tout en paniquant à l'idée d'essuyer un refus. L'instant pendant lequel elle le dévisagea avec un petit sourire sembla durer une éternité. Finalement, elle accepta son invitation. Sur la piste, il s'efforçait de contrôler son émotion. En effet, il n'aurait pas aimé qu'elle tournât en dérision son corps tendu comme la corde d'un arc. Cette vénuste nymphe montrait, en outre, une jovialité juvénile qui le conquit. Lâchant sa main, elle lui passa soudain les bras autour des épaules pour mieux se serrer contre lui. Ce fut là leur premier rire, voire leur première complicité ensemble.

D'origine sicilienne par ses deux parents, Virna ne passait pas inaperçue. Sa longue silhouette élancée et sa chevelure bien brune et bouclée lui donnaient une apparence féline. Plus tard, elle lui confia qu'elle avait remarquée, bien avant qu'il se décidât à l'inviter, sa prestance et son port racé. Ils se jurèrent une passion immortelle.

- Tu m'aimes fort, Gared ? lui demanda-t-elle un jour en lui faisant face avec son regard de séductrice.
- Oui, Virna et de tout mon cœur même.
- Dis-moi que c'est pour la vie, insista-t-elle.
- Pour la vie ? Comme tu y vas ! Je n'en sais rien encore et je ne voudrais pas te mentir, rétorqua-t-il avec un air malicieux.
- Alors, tu ne m'aimes pas vraiment, regretta-t-elle avec une mine triste.
- Mais je plaisantais voyons, ma Virna chérie ! Je te veux pour la vie, oui ! s'exclama-t-il en la soulevant dans ses bras.

Le 3 mars 1970, jour de son incorporation pour le service obligatoire, Virna parut atterrée.

- Je ne pars pas pour la guerre, tout de même, lança-t-il.

Certes, la perspective d'un encasernement de seize mois ne le transportait pas, non plus, d'allégresse. Quand elle se mit à pleurer à chaudes larmes, il ne put retenir les siennes. Il lui vint même l'idée de désertier et de lui proposer de fuir vers un pays lointain.

Il monta dans le wagon, le cœur fragilisé par cet échange émotionnel avec Virna. Par bonheur, le train démarra immédiatement.

- Mon amour, je t'écris dès que j'arrive, s'écria-t-il en se penchant par la fenêtre ouverte.
- Ciao, tesoro mio ! Ti voglio bene ! Je t'aime ! Je t'aime ! dit-elle en courant sur le quai.

Les joues baignées de larmes, elle agitait nerveusement son foulard. Peu à peu, sa silhouette s'éloigna, puis disparut tandis que le train amorçait une ample courbe. Gared alla s'affaler sur la banquette tout en fulminant contre l'institution militaire.

Il passa la totalité du voyage sagement campé près de la fenêtre du compartiment. Les yeux clos, il se remémora le visage de Virna, son parfum à la fragrance épicée, la douceur de sa peau, leurs caresses osées. La douleur consumait impitoyablement son cœur. Elle était bien supérieure à celle qu'il lui fût donné d'éprouver lors de ses départs en colonie de vacances alors qu'il s'accrochait désespérément au cou de sa mère, tel un infortuné s'agrippant à une branche d'arbre au bord d'un précipice.

Sur le parking de la gare de Nîmes, un comité attendait le contingent. Les arrivants furent disposés en rang --- déjà --- face au bus. Les cheveux coupés à la soixante-huitarde et le regard plutôt perdu, ils ressemblaient à un troupeau prêt à partir pour l'abattoir. Sans perdre de temps, l'un des gradés de service commença l'appel. Il avait l'air d'un soldat de plomb dans sa tenue camouflée flambant neuve ornée d'un large ceinturon blanc. Gants blancs, « rangers » lacés de blanc, béret fantoche noir, rien ne manquait ... comme à la parade. De sa voix rocailleuse, il cria sèchement :

- Falbani !

Ce nom avait claqué, tel un coup de fouet ou, pire, l'aboiement d'un gros chien de garde. Sortant du rang, Gared s'avança vers lui.

- Excusez-moi, monsieur ... osa-t-il d'une voix mal assurée tout en regardant les galons du militaire.

- Caporal, vociféra le sous-officier.

- Oui, caporal, je pense qu'il y a erreur ... car je ne suis pas appelé dans les parachutistes, mais dans l'armée de l'air. Regardez, c'est noté ici ... BA 726.

Ce dernier lui arracha vivement le document des mains.

- Vous y êtes, espèce de fils à maman ! Allez, montez dans le bus ! On va bien vous dorloter, croyez-moi.

Gared s'exécuta, jugeant préférable de régler cette bévue à son arrivée à la caserne avec un officier plus civilisé. Cet olibrius mal embouché aux allures de dresseur de fauves tétaniserait un individu très endurci.

Quand le bus franchit l'entrée de la base aérienne Nîmes-Garon, il retint difficilement son étonnement ; alors que ses compagnons d'infortune semblaient avoir été piqués, quant à eux, à la morphine. Il sentit tout à coup une main sur son épaule.

- Bienvenue dans les fusiliers commandos, mon pote, lança une voix aimable dans son dos.

Il se retourna et vit le visage souriant d'un gars très blond, les yeux clairs qui lui tendit spontanément la main.

- Florimond, lança ce dernier.

- Gared, répondit-il la mine sérieuse et en serrant celle-ci.

Ils échangèrent quelques mots et, d'emblée, un courant de sympathie s'installa.

Il s'étonnait d'avoir été affecté à un tel corps d'armée, pensant que sa réussite passée au concours d'entrée dans une école de pilote de chasse l'aurait favorisé. Bien qu'il avait fait preuve d'indiscipline durant les trois jours d'examens médicaux et de tests psychotechniques avant l'incorporation. Cette bourde lui avait sûrement valu cet envoi dans un corps semi-disciplinaire.

Au premier rassemblement dans la cour carrée près des communs, encore paré de ses vêtements civils, il assista aux semonces d'usage :

- Pour le moment, vous n'êtes que des brêles. Mais nous allons faire de vous des hommes, puis des soldats, hurla le cabot instructeur.

Ce discours cru et direct avait le mérite de fixer les règles du jeu. Gared savait désormais ce qui l'attendait vraiment. Dans la journée, il reçut un paquetage de vêtements militaires et fut envoyé, ensuite, chez le coiffeur ou, plutôt, à la tonte avec un groupe de six camarades.

- Laissez passer les condamnés à mort, s'écria l'un d'eux en sortant.

La chambrée, une pièce aux murs blancs et nus, comprenait huit lits superposés avec une armoire en tôle respectivement entre deux. Près de la fenêtre, une table métallique rendait ce décorum plus triste encore. Il lui fut ordonné de ranger dare-dare les affaires qu'il venait de recevoir et de s'entraîner à la pratique du lit au carré.

« Chouette, je sens qu'on n'aura pas le temps de s'ennuyer ici », pensa-t-il en souriant.

Le mess se trouvant à deux kilomètres environ des chambres, le caporal de service se chargea d'initier les nouveaux venus au pas cadencé et en rang par six. L'expérience se transforma en un lamentable cafouillis qui ne donna pas lieu, pour cette fois, à une punition. Le repas englouti, « remarque » en sens inverse, « re-rassemblément » dans la cour carrée et, enfin, renvoi dans les chambres. Avant de se jeter dans les bras de Morphée, il se précipita sur le bloc de papier à lettres. Il avait hâte de narrer à Virna sa première journée ainsi que l'état de son cœur. Le devoir épistolaire accompli, il se hissa au haut du lit superposé qu'il s'était choisi. Sa pensée vola vers sa chère Virna, puis tout s'embruma.

Les jours suivants, il reçut la panoplie visant à faire de lui un soldat éduqué et, surtout, bien conditionné. En fait, la première semaine tint lieu d'ébauchage au format militaire. Un midi, avant le rassemblement général dans la cour, toute la chambrée se retrouva alignée au pied du lit et au garde à vous. Les mains dans le dos, le caporal de service passa devant les seize appelés tout en martelant avec le talon de ses « rangers » impeccablement cirés. Après les avoir examinés attentivement du regard, il lança autoritairement à Gared :

- Vous ! ... vous serez FFC. Je vous dirai plus tard en quoi consiste cette fonction.

Sa nomination comme caporal suppléant suscita d'immédiates luttes intestines. Celle-ci était officialisée depuis quinze jours à peine qu'un complot s'organisa sous la forme d'un branle-bas à l'aide de casques remplis d'eau. Son pote Florimond fut parmi les quatre ou cinq qui ne prirent pas part au chahut. Quant à lui, tranquillement étendu sur son matelas, il ne reçut pas la moindre goutte d'eau. Au terme de vingt-cinq minutes de ce tohu-bohu, couloir et chambrée avaient l'air d'une vraie patinoire. Sciemment, le fomentateur de ce vacarme avait choisi le jour de repos du caporal en fonction. Soudain, le sergent de semaine déboula dans le dortoir.

- Qui est le responsable ici ? aboya-t-il, la bouche grimaçante.

Sautant prestement de son matelas, Gared se mit au garde à vous et regarda devant lui dans le vide.

- FFC Falbani, sergent ! lança-t-il.

- Suivez-moi dans mon bureau, ordonna le sous-officier.

- Quant à vous ! Vous allez entendre parler du pays et ... je veux la chambre nickel chrome ... ok ? Allez, exécution ! vociféra encore celui-ci à l'adresse des autres bidasses.

Dans le bureau, le sergent l'incita à la délation. Comme Gared prétendait ne pas connaître l'organisateur du désordre, il durcit le ton tout en précisant qu'il aurait dû signaler sa difficulté à maîtriser la situation. Gared prit le parti de ne rien objecter pour sa défense. Face à son mutisme, le sous-officier lui fit savoir qu'il appartenait désormais au lieutenant de se prononcer sur la sanction en pareil cas. Par contre, il lui infligea sur le champ une corvée de nettoyage des communs de huit jours.

À son retour dans la chambre, Gared apprécia les paroles réconfortantes de Florimond sur le visage duquel il lut une certaine inquiétude.

Conformément à la promesse du sergent, Gared fut convoqué par le lieutenant. L'accueil froid et le rappel du devoir de tout sous-officier, même aspirant, lui laissa augurer d'un châtimeur exemplaire. Effectivement, après ce court préambule, celui-ci lui fit savoir qu'il n'était plus FFC et que son inaptitude au commandement serait consignée dans son livret militaire. Corollaire logique, il fut immédiatement radié du peloton de formation des sous-officiers. Il devint donc premier grenadier voltigeur, c'est-à-dire premier éclaireur. Il s'agissait, en définitive, de la faveur des premières loges en cas de conflit. De toute façon, il ne se sentait guère concerné par cette mascarade ridicule. À l'occasion du rassemblement de midi dans la cour carrée, il fut dégradé et son remplaçant nommé. Il ne manquait plus que les tambours et les trompettes avant la mise à mort. La cérémonie terminée, le dénommé Piquard exhiba fièrement ses galons. Gared subodora que le nouvel FFC était un des responsables du complot.

- Félicitations Piquard, lança-t-il sur un ton ironique.

- Merci Falbani et désolé pour toi.

- Je vois que tu es parvenu à tes fins.

- Qu'est-ce que tu insinues ! J'y suis pour rien, objecta Piquard.

Excédé, Gared le saisit par le col pour lui jeter à la face avec une voix calme et bien appuyée :

- Espèce de bouseux, ton cerveau n'est qu'un pois chiche et ta bouche pue la fiente de chacal. Si tu crois que je suis dupe, tu te trompes. À tous les coups, la fourberie est une seconde nature chez toi. Je ne sais pas ce qui me retient ...

- Lâche-moi maintenant. Tu aggravas ton cas, mon vieux. N'oublie pas à qui tu parles, deuxième classe Falbani.

- Attention, tu as mouillé ton froc, FFC Piquard ! Pauvre imbécile, ta lâcheté me fait pitié !

Un rire général ponctua son court esclandre. Il s'éloigna en serrant les dents et bien décidé à mépriser ce stupide individu dorénavant. Florimond chercha à l'apaiser.

- Ne t'inquiète pas, mon ami. Sa perfidie n'a plus d'emprise sur moi, confia Gared.

La suite des classes se déroula dans un calme relatif. Naturellement, il se fit remarquer auprès de ses supérieurs par son inaptitude à digérer la discipline militaire. L'adjudant-chef, un homme débonnaire couvert de médailles, lui dit un jour :

- Jeune homme, vous croyez pouvoir ennuyer l'armée. Mais, détrompez-vous, c'est l'armée qui vous ennuiera. Réfléchissez bien à cela ... dans votre intérêt, bien sûr.

Certes, il avait usé de termes plus triviaux.

Le jour de son départ en permission de fin de classes, il reçut les instructions concernant sa prochaine affectation. Il se réjouit d'apprendre que Florimond, son réconfort moral lors des moments difficiles, rejoignait, de même, la base aérienne de Cazaux. Après deux mois passés dans le carcan militaire, la sortie des bidasses de la base de Nîmes-Garon ne fut pas un modèle d'ordre. Ceux-ci ressemblaient à une meute de jeunes chiens lâchés dans la nature après une longue claustration.

Gared n'avait qu'une seule hâte, celle de retrouver Virna. Les lettres tendres et amoureusement parfumées de cette dernière l'avaient comblé chaque soir jusqu'au seuil de l'endormissement.

Une joie sincère et une émotion juvénile entourèrent leurs retrouvailles au cours desquelles Virna le baigna d'amour. Après le rudolement militaire, ces moments lui parurent quelque peu irréels. Que n'avait-il le pouvoir de figer le temps. À l'heure de repartir, il lui sembla que ce

délicieux week-end venait à peine de commencer. Une fois de plus, il expérimentait les affres de la séparation.

Gared rejoignit la base de Cazaux en Gironde. Elle faisait partie de la dizaine de bases stratégiques, dites « fast », qui abritaient l'arme nucléaire.

Quatre mois s'écoulèrent sans qu'il s'opposât véritablement à l'institution militaire. Probablement, les permissions venaient-elles catalyser son antagonisme vis-à-vis de cette dernière. Car le système n'en demeurait pas moins pesant et difficile à digérer. Entre ses tours de garde, il lui fut imposé de participer à l'aménagement d'une clôture autour de la base. En échange, il bénéficierait de quelques jours supplémentaires de permission. Cette besogne, qu'il n'accepta pas de gaieté de cœur, l'autorisait à passer plus de temps avec Virna. Un matin, tandis qu'il procédait à la manutention de cornières métalliques, il eut droit aux remontrances d'un jeune caporal-chef --- engagé de surcroît --- à cause de son manque d'énergie. Ce ton hargneux lui fit l'effet d'une décharge électrique.

- Moi, j'aime prendre mon temps, risposta-t-il. D'ailleurs, dans le civil, je n'ai jamais eu à faire des travaux manuels.

- Ici, tout le monde est à la même enseigne. Je vais me charger personnellement de vos jours de perm, vous allez voir. Allez, du nerf maintenant ! brailla le cabot chef.

Outré par cette arrogance et agacé par cette voix de roquet, Gared lui décocha un solide uppercut. Déséquilibré, le sous-officier chuta hors du camion sur un tas de cornières alignées. Puis il se releva péniblement en se tenant la mâchoire d'une main et les reins de l'autre. Le regard acéré comme la pointe d'un poignard, le « chéfaillon » vitupérait tout en se dirigeant d'un pas nerveux vers le bureau de l'adjudant. Gared fut aussitôt consigné dans le dortoir. Étant donné les annotations défavorables dans son carnet militaire, il subodora l'issue tragique de cet acte. Coups et blessures sur un sous-officier en tenue, cela lui vaudrait sûrement une condamnation à une peine de prison. La perspective d'une nouvelle humiliation lui donna la nausée.

Au milieu de la nuit, alors que la chambrée était endormie, il fourra précipitamment ses affaires personnelles dans un sac. Ayant enfilé l'uniforme de sortie, il se glissa hors du baraquement par une petite fenêtre. Son corps fin et souple lui permit d'effectuer cette gymnastique dans le plus grand silence. Alors qu'il refermait délicatement la fenêtre, une main lui empoigna le bras. Son sang se figea littéralement dans ses veines. Dans un réflexe défensif, il leva le poing avec la ferme intention d'assommer ce trublion. Par bonheur, il reconnut à temps le visage de Florimond.

- Tu m'as fait peur, t'es dingue ... j'ai manqué te coller un marron, chuchota-t-il.

- Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu te tires ? T'es complètement cinglé. Tu vas aggraver tes ennuis, rétorqua Florimond sur le même ton.

- T'inquiète pas, ils ne m'attraperont pas. Mon ange gardien me protège. Je t'écrirai, promis. Allez bye, Florimond.

- Comme tu voudras alors. À propos, passe par le portail SSBA. Il est un peu haut, mais tu es capable de l'escalader. Je croise les doigts, Gared. Tu vas me manquer tu sais.

Les dernières paroles de son ami l'émurent. Il aurait aimé que celui-ci se sentît, pareillement à lui, un désir d'escapade.

Il parcourut la distance jusqu'au portail SSBA, environ trois kilomètres, tantôt en courant le dos courbé, tantôt en rampant. Il loua l'esprit avisé de Florimond, vu que c'était là, en effet, le seul endroit permettant de quitter la base sans se faire repérer. Il lui fallut cependant se cacher des projecteurs qui balayaient la zone depuis les miradors et éviter de tomber dans une ronde de maître-chien.

Finalement, il escalada plutôt aisément les quatre mètres cinquante que mesurait ce fameux portail. Il traversa ensuite le chemin goudronné avant de s'enfoncer dans la forêt. Après une heure de marche, il atteignit la route de La Teste. Par sécurité, il parcourut à pied les onze kilomètres jusqu'à

la nationale menant à Bordeaux.

Épuisé, il arriva à la maison familiale sur le coup de neuf heures du matin.

- Gared, mon fiston, tu es en permission ? Un mercredi ! s'étonna sa chère mère.

- Eh oui. On m'a filé une perm exceptionnelle.

Après un copieux petit-déjeuner, il se réfugia dans sa chambre ; car il aspirait, pour l'heure, à un doux repos. Il savait pouvoir convaincre sa douce mère sur le bien-fondé de sa décision. Comme à l'accoutumée, elle tiendrait lieu de médiateur auprès de son père.

Le bruit de la sonnette le tira brusquement de son sommeil. Il se leva en hâte pour regarder par la fenêtre de la cuisine. La présence de deux gendarmes de l'air derrière le portail ne le surprit guère. Ayant entrouvert avec précaution un battant, il put suivre la conversation.

- Vous êtes madame Falbani ?

- Oui, monsieur, répondit sa mère d'une voix mal assurée.

À la vue de ces hommes en uniforme de gendarme, elle imaginait sûrement le pire.

- Nous sommes de la gendarmerie de l'air, madame. Est-ce que votre fils Gared est là ?

- Gared ? Je ... enfin ... non. Il est à la caserne, répondit-elle.

- Écoutez, madame Falbani, s'il se présente dans les quarante-huit heures à la base, il sera puni uniquement pour absence non motivée. Passé ce délai, il deviendra déserteur. Nous pensons qu'il serait préférable que nous puissions avoir une petite discussion avec lui.

- Mais puisque je vous dis qu'il n'est pas là, répéta sa mère qui ne souhaitait pas se dédire.

- En tout cas, nous espérons que vous saurez le ramener à la raison. Au revoir, madame, conclurent-ils avant de repartir.

Les paroles des gendarmes avaient déstabilisé sa mère qui s'efforça de le persuader de retourner au plus vite à la base.

- Il n'en est pas question, objecta-t-il sur un ton péremptoire.

- Mais ... puisqu'ils m'ont garanti que ...

- Maman, je t'en prie. Ce sont des fourbes, crois-moi. Je suis passible d'une peine de prison pour avoir frappé un sous-officier. Sois sans crainte, on me prépare un retour gratiné, là-bas. Finalement, je crois qu'il vaut mieux que je fiche le camp et ... le plus loin possible.

- Bon, bon, calme-toi Gared, temporisa-t-elle. Attends ton père. Il va certainement trouver une solution.

Son père arriva comme chaque jour à la même heure, un vrai métronome. D'une voix tremblante, sa mère mit ce dernier au courant de la gravité de la situation ; lequel ne manqua pas alors de tempêter contre les actes irréfléchis de leur fils. Tout en abondant stratégiquement dans son sens, elle lui rappela que l'avenir de leur enfant était en jeu. Finalement, il décrocha le téléphone et exposa l'événement à un ami médecin. Celui-ci rappela une heure plus tard pour l'informer que le médecin-chef de l'hôpital militaire Larrey avait accepté son diagnostic et que Gared y serait donc hospitalisé parmi les dépressifs.

L'ambiance décontractée de l'hôpital était à l'image du colonel médecin-chef que Gared rencontra pour l'entretien médical d'usage. La bonhomie de l'officier suscita la confiance. Partant, il osa lui avouer son rejet de la vie militaire. Le médecin l'écouta avec attention sans contredire ni renchérir ses dires, puis il rédigea un bon d'admission au sein du service de neurologie.

Son ange gardien avait-il œuvré en secret ? Une éventualité qui le ravit. Désormais, il pouvait voir Virna tous les week-ends. Invité régulièrement à déjeuner, le père de cette dernière profita de l'un de ces moments pour le sonder sur ses réelles intentions.

- Tu crois pas qu'il faudrait vous fiancer maintenant ? demanda-t-il avec son fort accent sicilien.
 - Oui, bien sûr, mais je n'en ai pas encore parlé avec Virna, rétorqua Gared, l'air gêné.
 - Écoute, je dois parler de ça avec ton père, poursuivit celui-ci en prenant un air de patriarche.
- Jetant un regard furtif vers Virna, certain qu'elle percevait son malaise, Gared répondit :
- En fait, mon père n'intervient pas dans mes affaires personnelles.

Virna saisit l'occasion pour interrompre la conversation avec humour. Elle craignait sans doute que celle-ci ne s'envenimât. En réalité, tous deux avaient déjà évoqué cette possibilité et ils étaient convenus d'attendre la fin de ses obligations militaires. Quant à son père, il n'en viendrait pas à s'immiscer dans sa vie.

- Le mariage est une affaire sérieuse qu'il faut bien réfléchir, déclara sentencieusement Virna.

Cela faisait plus d'une heure que Gared attendait Virna au lieu de rendez-vous habituel. En voyant arriver en scooter son jeune frère Fabio, il craignit le pire.

- Gared, il faut que tu viennes à la maison. Virna a voulu se suicider, s'empressa celui-ci d'une voix blanche.

- De se suicider ? Mais pourquoi a-t-elle fait ça ? rétorqua Gared.

- Je sais pas. Je crois que le pater a pas voulu la laisser sortir et ... elle s'est enfermée dans sa chambre, puis voilà.

- Mais dans quel état est-elle ?

- Arrêtons de discuter va ! Viens, je t'emmène sur l'engin si tu veux.

Gared monta derrière Fabio qui démarra illico.

Le père de Virna affichait le visage d'un jour de deuil. N'ayant jamais été confronté à ce genre de situation, Gared ne savait que dire. Il se contenta donc de compatir intérieurement. La mère de Virna le conduisit jusqu'à la chambre où, assis sur une chaise près du lit, il passa délicatement sa main sur la peau douce de son amie.

- Bébé, c'est moi ... Gared, dit-il à voix basse.

Après qu'il eût posé un baiser sur son front, les lèvres de Virna esquissèrent un frêle sourire.

- Repose-toi, ma chérie. Je reste là.

Ayant choisi un magazine dans la pile près de la table de nuit, il contempla le linéament harmonieux de son visage tout en tournant machinalement les pages.

- Gared chéri, t'es là ? marmonna-t-elle, la bouche visiblement pâteuse.

- Oui, je suis là, répondit-il en caressant sa jolie chevelure bouclée.

- Y a longtemps que t'es arrivé ?

- Une demi-heure environ. Que s'est-il passé, ma chérie ?

- Papa m'a dit des choses très méchantes. Et puis ... il veut ...

Elle fondit en larmes.

- Allons, calme-toi, mon ange. Que veut-il ?

- Il veut ... il veut nous séparer, rétorqua-t-elle.

Enfouissant son visage sous l'oreiller, elle sanglota de plus belle.

- Je pense que tu te fais des idées, Virna. Ton père pense agir pour ton bien.

À plusieurs reprises, il avait aperçu le bout du nez d'Élia, la plus jeune des filles de cette nombreuse famille. Aussi imagina-t-il que le patriarche l'avait chargé de lui rapporter leurs faits et gestes.

« Ah, ça, c'est bien un comportement de macho sicilien », pensa-t-il.

Il resta avec Virna pour la distraire en discutant de tout et de rien.

Ils firent en sorte d'oublier ensuite cet incident. Elle lui rapporta que son père évitait désormais de la harceler. Il ne doutait pas que celui-ci remettrait prochainement ce sujet sur le tapis.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le jour de son admission à l'hôpital militaire. Lorsque le colonel le convoqua dans son bureau, un matin, Gared eut un mauvais pressentiment.

- L'heure est venue de repartir à la base de Cazaux, annonça le médecin-chef.
- Avec mon plus grand respect, mon colonel, cette chose est impossible. Avec ce que j'ai fait, ils m'attendent pour m'infliger enfin une dure punition.
- Ne vous inquiétez pas, mon garçon, répondit l'officier sur un ton paternaliste. J'ai téléphoné au médecin-chef de la base, le lieutenant-colonel Jeantisse ... qui est un ami ... afin qu'il vous intègre dans le personnel de l'infirmerie. Ainsi vous serez sous sa protection.

Il repartit donc pour la base où il fut affecté au secrétariat du capitaine médecin. Puis, peu après, il devint le secrétaire et le chauffeur du lieutenant-colonel Jeantisse. Dès lors, son service ne connut plus la moindre anicroche. Il remercia la Providence pour cette protection et, surtout, de lui avoir épargné l'épreuve de la forteresse militaire.

Le jour de sa libération, il ne se livra pas à une de ces beuveries paillardes qu'affectionnaient les bidasses en général, une quille pendue autour du cou comme un totem. Il retourna au bercail, tard dans la nuit, mais en bon état.

Virna avait trouvé un emploi de vendeuse dans un grand magasin du centre-ville et il décrocha rapidement, pour sa part, un emploi de commercial au sein d'une importante société sise à Paris. Il avait accepté ce travail loin de Toulouse sans prendre la peine d'en parler avec Virna qui ne lui cacha pas sa déception. Alors qu'il tentait de la raisonner, elle se montra très distante.

La période d'essai terminée, la société le muta à l'agence de Strasbourg. Il fit un saut à Toulouse pour informer Virna de cette obligation.

- À présent, nous pouvons nous marier. Strasbourg est une ville où il fait plutôt froid, mais on m'a dit que la vie y est agréable.

Leur relation ayant été mise à mal par sa période parisienne, cette mutation dans l'Est de la France tendait plutôt à aggraver la situation. De toute évidence, elle ne recollerait point les morceaux.

- À Strasbourg ? Mais, Gared, je n'irais jamais là-bas ... même pour tout l'or du monde. Ici, j'ai ma famille et, en plus, je n'ai pas du tout envie de quitter Toulouse, objecta-t-elle d'une voix contrariée.

- Peu importe le lieu quand on est avec celui ou celle qu'on aime, non ! rétorqua Gared.

- Tu as fait un choix égoïste en partant pour Paris. Et maintenant, tu voudrais que je te suive dans ton délire. Tu ne t'es pas préoccupé de préserver notre amour ... c'est regrettable, crois-moi.

- Franchement, tu me tiens un propos injuste, lança-t-il d'une voix sèche.

L'intransigeance de Virna lui fit l'effet de l'assommoir. Cet amour, qu'elle avait prétendu infrangible, affichait une regrettable vulnérabilité. Il prit le train en direction de l'Alsace qui se plut, de même, à lui faire un accueil glacial ; vu qu'un épais linceul blanc recouvrait le paysage et qu'une température quasi sibérienne sévissait.

Strasbourg n'était en rien désagréable et il ne lui déplaisait pas de contempler la ville et les champs drapés de blanc. Quoiqu'il lui fallait s'habituer aux chutes de neige qui formaient un écran durant une bonne partie de la journée, parfois, et qui ne facilitaient pas, de ce fait, les déplacements en voiture. Il reçut une lettre de Virna annonçant sa décision d'arrêter cette relation bancaire. De toute façon, elle disait avoir rencontré quelqu'un d'autre. Voilà qui mettait un terme à son espérance de parvenir à la reconquérir. Pour lénifier la tristesse de cette nouvelle, elle avouait l'avoir beaucoup aimé et qu'il garderait, malgré tout, une place dans la mémoire de son cœur.

Ce fut son premier vrai et grand chagrin d'amour. Heureusement, le travail intense de la journée évitait les pensées négatives ainsi qu'une trop grande déprime. Il écrivit aussi un poème, sa façon à

lui d'exprimer sa souffrance et de l'évacuer. La nature reprenant ses droits, le visage de Virna s'enfonça peu à peu dans la profondeur hadale de son subconscient. Il pressentait que sa destinée le forcerait à de continuels changements et, partant, à montrer une belle force d'âme.

Alors que Gared commençait à s'acclimater à la mentalité strasbourgeoise, la société l'envoya rejoindre l'agence d'Annecy où il fut affecté au service marketing. Sa tâche consistait désormais à mettre en place des études sur la clientèle des départements environnants et de la Suisse francophone.

Il se lia de sympathie avec Mylène, l'assistante du directeur d'agence. Leurs bureaux étant contigus, il allait la courtiser plusieurs fois par jour ; même si elle ne lui avait point caché son prochain mariage et qu'elle ne souhaitait pas souscrire, ce faisant, à ses avances. Il voyait bien cependant qu'elle ne restait pas totalement indifférente à son charme. Les jours passant, la petite nitescence dans le regard de cette dernière à son arrivée l'informa qu'elle finissait par partager une même attirance.

« Tu es un petit démon, mais un charmant démon », lui dit-elle un matin. Ce jour-là, il s'avança vers elle pour l'enlacer et elle ne le repoussa pas.

Dès lors, il prit l'habitude de passer un moment sensuel avec elle. Elle ignorait qu'il venait ainsi nourrir son cœur d'un gros manque ; ce dont il n'avait pas, d'ailleurs, vraiment conscience. Le directeur d'agence les surprit, un jour, en train d'échanger un baiser voluptueux. Tout en ressortant illico du bureau, celui-ci lâcha une onomatopée ridicule et claqua sèchement la porte.

Quand Mylène lui annonça que son chef l'avait informée qu'il comptait lui envoyer une lettre d'avertissement, Gared culpabilisa. Il décida de prendre l'entière responsabilité de cet acte et de faire valoir qu'elle n'avait été que la pauvre victime de son harcèlement. Le directeur accepta de clore l'incident tout en vantant le sérieux de son travail et le courage de sa démarche. Gared pensa préférable de démissionner pour que la vie de Mylène reprît son cours paisible. Il fit part ensuite à cette dernière de sa décision.

Lorsqu'il lui remit la lettre de démission, le manager lui souhaita bonne chance, concomitamment à une chaleureuse poignée de main.

Mylène insista pour le voir avant son départ.

- Que comptes-tu faire maintenant ? s'enquit-elle.

- Je ne sais pas. Je crains finalement que les séparations, les départs ne soient des constantes dans ma pauvre existence.

Regardant dans le vide, il soupira ; bien qu'il essayait de ne pas avoir l'air trop triste.

- Tu ne te plais pas ici ?

- Tu veux dire à Annecy ?

- Oui ou ... dans la région.

- Je n'y ai aucun ami, à part toi. Juste quelques relations superficielles.

- Je peux demander à une de mes connaissances de t'aider à trouver un travail. Qu'en penses-tu ?

- C'est très gentil à toi, Mylène. Je vais y réfléchir et nous en reparlerons peut-être.

- En tout cas, sache que j'ai bien apprécié ce que tu as fait Gared. Tu es un homme intègre et qui a des valeurs.

- Disons que j'ai suivi une impulsion et que je me serais senti mal si je ne l'avais pas fait.

- Le boss m'a parlé de toi en termes élogieux et il m'a confié une chose.

- Quoi donc ?

Elle afficha un regard scrutateur et souriant.

- Que nous formons un beau couple.

- Vraiment ! Et tu l'as cru !

- Tu n'es qu'un méchant garçon, rétorqua-t-elle en prenant une moue enfantine.

Ils restèrent un long moment dans la voiture à bavarder ; puis elle le raccompagna chez lui.

Elle ne refusa pas son baiser fougueux.

- Nous serions mieux chez moi, tu ne crois pas ? osa-t-il.

- Gared, l'aventure ne m'intéresse pas. J'aimerais que tu restes ici et que nous envisagions une relation sérieuse.
 - Tu n'es plus fiancée ?
 - Si, enfin ... , répondit-elle sur un ton évasif.
 - Alors, profitons de l'instant et laissons faire le destin.
 - Non, ce fatalisme ne me convient pas. Je suis amoureuse de toi et je voudrais autre chose entre nous. Au premier regard, j'ai senti le danger. Lorsque tu m'as parlé, j'ai été conquise. Chaque matin, il me tardait de te voir et j'étais heureuse d'aller travailler. Maintenant, tout est redevenu triste et fade.
 - Et ton fiancé dans tout ça ?
 - Au moment où tu m'as serrée dans tes bras et embrassée, j'aurais voulu que ce soit toi mon fiancé. Quoiqu'il arrive entre toi et moi, je sais que je ne l'épouserai pas.
- Gared caressa les cheveux courts châtain foncés de Mylène tout en détaillant les traits de son visage. Elle n'était pas spécialement jolie, mais elle respirait la sensualité. Son corps bien proportionné et ferme venait, d'ailleurs, conforter celle-ci. Il l'attira à lui pour l'embrasser.
- Je t'aime, chéri, chuchota-t-elle à son oreille.
 - Je te trouve très séduisante, rétorqua-t-il simplement.
 - En fait, tu ne ressens qu'un banal désir pour moi.
 - Pas seulement, Mylène. Néanmoins, j'ai besoin de temps.
 - Pardonne-moi, Gared. Tu dois me trouver bien exigeante. Il est vrai que nous ne nous connaissons que depuis peu.

Après l'avoir quittée, il éprouva une certaine frustration. Il aurait tant aimé épancher son désir d'elle. Lors de leurs rendez-vous, chaque soir, elle ne dépassait pas le stade de caresses osées.

Parallèlement à l'annonce de la rupture de ses fiançailles, elle précisa :

- Je suis toute à toi maintenant.

Il s'abstint de renchérir, car il n'ignorait pas le sens de cette déclaration. Il avait l'impression que son âme l'induisait à ne pas s'engager sur cette voie où Mylène le tirait. Cela lui fit réaliser combien son mariage avec Virna aurait été une grave erreur.